

Ciné-livres

Numéro 83, janvier 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1976). Compte rendu de [Ciné-livres]. *Séquences*, (83), 50–51.

NOTES SUR LE CINÉMATOGRAPHE

Robert Bresson, Paris, Gallimard, 1975, 140 pages

Chaque fois qu'il nous a été donné d'entendre Robert Bresson parler de ses films, répondre aux journalistes, il nous prévenait qu'il allait publier un livre dans lequel les cinéphiles trouveraient réponses à toutes leurs questions. Depuis des années, le manuscrit était en chantier mais l'auteur n'arrivait pas à le livrer au public. Aujourd'hui le bouquin est paru sous le titre modeste de *Notes sur le cinématographe*. Il contient précisément des notes jetées au hasard des jours de travail au cours de vingt-cinq ans de métier. Ce que Robert Bresson ne cesse de répéter sous des formes diverses mais avec la même insistance, c'est que, pour lui, il y a le cinématographe (le vrai) et le cinéma qui n'est que du théâtre filmé. Et on ne sera pas étonné de le voir insister sur le rôle effacé de l'interprète, sur la neutralité de sa voix. Car Robert Bresson fuit l'acteur et il prend pour modèle (c'est un mot qui revient souvent sous sa plume) la personne anonyme qu'il cherche pour interpréter les rôles qu'il a choisis. Ecoutez-le dire : "Tes modèles ne doivent pas se sentir dramatiques." Car Robert Bresson revient sans cesse sur cette notion de modèle qui marque bien l'idée qu'ils sont des individus traduits à SA façon. Il va sans dire que ce petit livre provoque la réflexion puisqu'il nous fournit une quantité d'aphorismes qui pourraient longuement être développés. Celui qui croit avec Bresson que le cinéma est une écriture trouvera ici une mine de pensées qui situe le cinéma à un niveau assez élevé dans le domaine de l'art et qu'il faut toute une ascèse pour s'y engager. Car Robert Bresson a pris le parti d'écrire avec une caméra. Ses films attestent qu'il n'a pas manqué à sa vocation. Et on peut se demander si ses films confirment ces notes ou si ces notes découlent de ses films. De toute façon, il y a une totale unité entre les uns et les autres. Robert Bresson reste fidèle à lui-même.

L.B.

LES FILMS DE MA VIE

François Truffaut, Flammarion, Paris, 1975, 360 pages.

On ne lit pas sans émotions *Les films de ma vie* de François Truffaut car, à travers les textes critiques du cinéaste, on découvre un homme qui ne vit que pour le cinéma, un être passionné qui croit que le cinéma est plus beau que la vie. A travers les films qu'il a analysés dans *Les Cahiers du Cinéma* et dans la revue *Arts et Spectacles*, Truffaut nous parle de sa sensibilité aigüe, de son intelligence nerveuse et de son amour des images qui véhiculent l'empreinte d'une personnalité. Divisé en cinq chapitres intitulés respectivement : le grand secret; la génération du parlant (les Américains); la génération du parlant (les Français); quelques outsiders; mes copains de la Nouvelle Vague; le livre débute par une étude d'une vingtaine de pages où le critique explique et commente la nature des relations qui existent entre les films, ceux qui les font et ceux qui les jugent. Intitulée "A quoi rêvent les critiques?", cette introduction précise clairement l'évolution critique d'un homme qui a toujours cru qu'un film n'est passionnant et réussi que dans la mesure où il nous révèle la personnalité de son auteur. Mais on découvre aussi qu'avec les années la fougue et l'intransigeance qui caractérisaient les écrits de Truffaut dans les années 50 et au début des années 60 se sont progressivement émoussées. Le passage du temps a quelque peu assagi Truffaut et lui a fait perdre incontestablement l'intensité de sa pureté de jeune critique. Cheminement peut-être inévitable mais sûrement regrettable!

Malgré tout, Truffaut a toujours été fidèle aux cinéastes qu'il jugeait de première importance. Ardent défenseur de Hawks, Hitchcock, Lang, Renoir, Ray, Von Sternberg, Tati, Welles, Becker, Lubitsch, il n'a jamais craint de prendre position, de défendre les cinéastes ou les oeuvres que la critique officielle rejetait sans rémission, et d'affirmer la nécessité d'un cinéma qui exprime totalement le créateur. Chaque page de ce livre merveilleux est une belle et grande leçon de cinéma. En lisant *Les films de ma vie*, on comprend comment Truffaut a pu parvenir à faire des films aussi vibrants et lyriques que *Jules et Jim*, *Les deux Anglaises et le Continent* et *L'Histoire d'Adèle H.* Voilà un livre qui devrait séduire tous les cinéphiles.

A.L.

LES ORDRES

Gilles Marsolais, L'Aurore, Montréal, 1975, 128 pp.

S'il y a un film québécois qui mérite qu'on s'arrête à l'analyser plan par plan, c'est sans conteste celui de Michel Brault : *Les Ordres*. La collection 'le cinématographe des Editions de l'Aurore' nous offre le premier ouvrage de cette collection dirigée par Gilles Marsolais. Un volume de 127 pages sur *Les Ordres*. Le dossier comprend des témoignages, le découpage technique et les dialogues in extenso, accompagnés de photographies, la bio-filmographie du réalisateur, un choix de critiques et une bibliographie.

Document précieux pour ceux qui veulent approfondir par le menu détail le contenu et le contenant du film. Pour ma part, j'estime que ce film se hausse au niveau du chef-d'œuvre non seulement à cause de sa densité humaine, mais aussi à cause de sa réussite sur le plan du difficile mélange de deux genres : la fiction et le cinéma direct. En lisant le découpage accompagné de nombreux photographies, on a l'impression d'avoir le film en permanence sur sa tablette. Il s'agit là d'un véritable travail de moine. On imagine sans difficulté le nombre d'heures pour accoucher d'un tel travail. Or, à la lecture, on n'a pas l'impression de se soumettre à un pensum. Cela est dû sans doute à la mise en page très soignée qui nous permet de respirer entre les plans. C'est de l'Avant-scène cinéma en mieux : c'est plus dégagé comme texte et beaucoup plus illustré. Gilles Marsolais, le maître d'œuvre de ce dossier, mérite notre admiration.

Mais il y a une petite ombre au tableau à la toute fin du dossier dans la bibliographie succincte où on cite les revues. On ne fait aucune mention de la revue Cinéma-Québec. Dans un dossier aussi sérieux, il convient d'oublier ses petites chicanes personnelles pour être honnête avec le lecteur éventuel qui n'est pas obligé de connaître les préjugés défavorables de l'auteur pour savoir où puiser ses sources.

Heureusement que le film *Les Ordres* transcende ces mesquineries. Heureusement que la qualité de ce dossier dans son ensemble nous fait oublier cet incident de parcours.

Longue vie à cette collection indispensable pour les amateurs de cinéma.

J.B.

CE MAUDIT CINÉMA!

André Astoux, JC Lattès, Paris, 1974, 210 pages

Ce livre est le fruit d'une expérience. L'auteur a été, sous des règnes différents, le Directeur du Centre national de la cinématographie française. En fait, directement attaché au Ministère des Affaires culturelles, il a exercé ses fonctions sous les ministres Edmond Michelet, Jacques Duhamel avant d'être disgracié par Maurice Duon. Pourquoi? Sans doute parce que ses vues ne correspondaient pas à celles du ministre d'alors. Quoi qu'il en soit, ce livre est très instructif. Il développe avec force détails les difficultés du cinéma français pour survivre. Car l'auteur est totalement convaincu que l'Etat doit venir en aide au cinéma. Sans son appui, sans son secours, sans son concours, le cinéma court à sa ruine et ne peut véritablement s'affirmer. De cela, André Astoux est convaincu. Mais il ne faudrait pas penser que le cinéma, pour André Astoux, n'est qu'une affaire de gros sous. Le lecteur se tromperait grandement. Il trouvera dans ce petit bouquin des pages fort pertinentes sur le cinéma comme valeur culturelle et comme moyen d'expression moderne. Mais pour s'exprimer, il faut en avoir les moyens. Et les moyens au cinéma passent par la finance. Il ne faut pas se le cacher. Pour André Astoux, le cinéma français ne vivra que s'il est réanimé par les pouvoirs publics. Or, pendant cinq ans, André Astoux a multiplié les contacts avec les réalisateurs, les producteurs, les distributeurs, les propriétaires de salles pour leur faire prendre conscience de la gravité de la situation et pour les engager à trouver des solutions. Bien sûr, des affrontements ont dû survenir car la culture et l'argent ne font pas toujours bon ménage. Toutefois, il fallait concilier les deux et trouver des accommodements heureux. André Astoux n'a pas manqué de courage ni d'invention. Et son livre peut être une source bienfaisante de réflexions à l'heure où chez nous va naître le futur institut de cinéma. Car il faut être réaliste, les mêmes problèmes vont surgir. Aussi j'encourage tous ceux qui s'intéressent au cinéma à lire *Ce maudit cinéma!* Ils verront un homme aller jusqu'au bout de ses moyens.

L.B.